Document generated on 04/23/2024 12:56 p.m.

**Québec français**

# Entrevue

Gilles Dorion and Maurice Émond

Number 23, October 1976

Yves Thériault

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56739ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Dorion, G. & Émond, M. (1976). Entrevue. *Québec français*, (23), 21–24.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

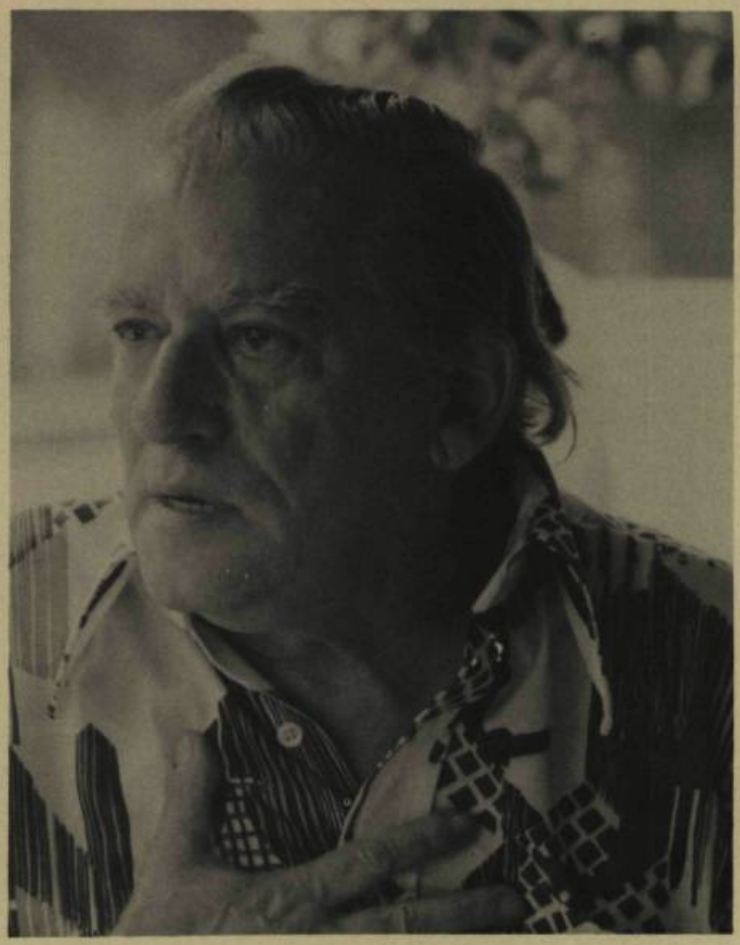
érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# YVES THÉRIAULT



# Entrevue

— Je lis des choses, je vois un monde que j'aime, je le note et un jour je rentre un autre paragraphe, parce que je l'aime trop pour le laisser de côté. Alors, ça fait parfois des paragraphes qui ont une certaine couleur à cause de ça. Je n'ai pas dit une belle couleur, j'ai dit une certaine couleur. Moi, je suis essentiellement un conteur, rien d'autre. Je n'ai pas de thèse à défendre, je n'ai pas de théorie à mettre de l'avant.

**• Les interprètes de vos oeuvres ont-ils un peu saisi la manière Thériault? Sont-ils de bons interprètes?**

— L'essentiel qu'ils ont saisi, c'est que j'ai un amour de l'être un amour de l'homme et un amour de la force de l'homme. Le personnage, pour moi, doit avoir une force. Selon le cas, la force se transforme en puissance ou en violence.

**• Pour vous, la violence est-elle synonyme de sexualité?**

— Je pense qu'on est sadique.

**• Pensez-vous que vous mettez trop de sexualité dans vos oeuvres?**

— Je n'en mets pas assez. Qu'est-ce que l'humain? Est-ce qu'on va être puritain jusqu'à la fin des temps? Qu'est-ce qui motive l'humain? Je suis assez lucide pour savoir vraiment que la sexualité a été le moteur autant au Québec qu'ailleurs, malgré toute l'éducation contraire qu'on a reçue. J'ai toujours passé pour un individu qui faisait des choses affreuses, parce que j'étais à peu près trente, quarante, cinquante ans en avant de mon temps. J'appelais les choses par leurs noms. Quand je parle de la sexualité, je parle simplement de la vie courante, du fait qu'un mâle et une femelle, un homme et une femme vivent en fonction d'une relation humaine, qui est d'abord et avant tout basée sur la sexualité.

**• Est-ce qu'il n'y a pas de domination de la femme par l'homme dans votre oeuvre?**

— Peut-être, mais aussi, dans certains cas, domination de l'homme par la femme, comme dans *Agaguk*, où c'est nettement Iriook qui domine Agaguk. Dans d'autres livres, je pense que j'ai fait un heureux partage entre les deux, parce qu'il y a quand même deux sortes de domination, deux états de domination. Il y a des êtres, des hommes qui vont se laisser dominer par les femmes et il y a des femmes qui vont se laisser dominer par les hommes.

**• Vous avez aussi des domination mâles dans vos oeuvres...**

— Oui, et un jour, j'écrirai le roman des homosexuels et des lesbiennes.

**• Dans *Oeuvre de chair* déjà...**

— *Oeuvre de chair*, ce sont des contes, des contes érotiques. On passe à peu près à travers tous les érotismes.

**• Est-ce qu'on pourrait utiliser de la même façon, au secondaire, *Les Temps du Carcajou* et *Oeuvre de chair*, qu'on a utilisé *Agaguk* et *Ashini*?**

— Pourquoi pas? Il y a vingt-cinq ans, non. Dans l'esprit d'aujourd'hui, *Oeuvre de chair*, à mon sens, est une chose qui va enfin, peut-être, pour ceux qui vont l'étudier, libérer un peu plus intelligemment la sexualité au Québec. Il n'y a pas de libération sexuelle sans libération érotique.

**• Est-ce qu'*Oeuvre de chair* serait une bonne introduction à l'érotisme et à la sexualité en général, dans tous vos romans? Préféreriez-vous introduire par *Agaguk* ou par d'autres romans?**

— Sûrement pas par *Agaguk*. Je m'excuse infiniment, mais, pour moi, c'est le roman que j'aime le moins. Je l'ai écrit, je suis très content de l'avoir écrit, je suis très content qu'il ait le succès qu'il a, mais il reste que, personnellement, je ne trouve pas que c'est le meilleur que j'ai écrit. *Les Commettants de Caridad* est un roman infiniment mieux construit, mieux travaillé, en trois temps, avec une progression, une gradation dans le roman, une désignation des personnages comme il n'en existe pas dans *Agaguk*. Si on veut aller plus loin, c'est dans *Les temps du Carcajou* que j'ai créé mon meilleur personnage, Juchereau. Bruno Juchereau est le meilleur personnage fantastique que j'ai créé, parce que justement il est dans moi. C'est peut-être le premier personnage que j'ai créé de moi.

**• Croyez-vous à la domination mâle?**

— Non, je pense qu'à partir du moment où un homme croit dominer, il se trompe grandement. Les femmes qui prônent la libération de la femme se trompent grandement, parce qu'il n'y a jamais eu une seule femme dominée par un mâle, si elle ne l'a pas voulu, et que la plupart des mâles sont totalement dominés par les femmes.

**• C'est comme ça que vous expliqueriez la domination d'Agaguk par sa femme?**

— Exactement. Voici une sorte de personnage, un Esquimau, qui, historiquement, n'a jamais été dominé par les femmes, croit-il. C'est bien beau de faire le fanfaron dans l'iglou, mais l'observation que j'ai faite de la femme esquimaude, c'était finalement qu'elle menait.

**• *Agoak* est alors venu renverser la vapeur?**

— *Agoak* est venu compléter un cycle. Je pense qu'Agoak, perdu dans les glaces, poursuivi par la police, est un personnage qu'un écrivain aurait tort de mettre en tiroir, d'abandonner. Je dois retrouver Agoak un jour. Qu'est-ce que j'en ferai? Je ne sais pas.

**• *Agoak* se termine là où il devrait commencer. Est-ce que finalement ce n'est pas l'aventure du « nouveau roman » qui est intéressante pour les Québécois, ce roman « dionysiaque » qui serait cette forme nouvelle du roman en recommencement perpétuel?**

— C'est la première fois que je fais cela. J'avais écrit la dernière page d'*Agoak* avant de commencer, tellement je savais où j'allais. À mesure que j'écrivais, je me disais: cette dernière page est drôlement motivée en ce qu'elle permet à l'auteur de reprendre le personnage un jour, une étape, deux étapes plus loin et de voir comment un personnage, dans le contexte précis qui est celui de l'Esquimau, dans le cas présent, peut continuer, à travers ses évolutions personnelles. Je me suis laissé une porte ouverte. C'est comme si je pensais en termes de téléroman, de radioroman, de feuilleton, si l'on veut. C'est une nouvelle façon d'écrire pour moi, à partir de *Moi, Pierre Huneault*.

**• Est-ce que vous laissez une vie autonome à vos personnages, jusqu'à un certain point, pour les reprendre en main à la fin?**

— Ça dépend jusqu'à quel point on peut dissocier le personnage de soi et soi du personnage. Qu'est-ce que l'autonomie du personnage? Bien sûr, le personnage nous guide en ce sens qu'on lui a donné des facteurs psychologiques, des facteurs qui font que le personnage va avoir certains gestes qui auront certaines conséquences, certaines réactions qui sont prévues dans son caractère. Mais, est-ce que pour autant il est autonome de nous? Est-ce que je ne peux pas orienter ses réactions comme je veux? Je ne sais pas... Au fond, je suis un peu un troubadour. Je pense que si j'avais été d'un autre siècle, j'aurais été le gars qui se promène d'une place à l'autre et qui raconte, le trouvère, le troubadour, le baladin. Mais j'ai vécu dans un siècle industrialisé, moderne, où on ne fait pas ces choses-là.

**• Est-ce que vous pourriez dire aux jeunes qui auraient la vocation d'écrivain comment s'y prendre, ce qu'ils doivent faire?**

— Il y a quand même une technique de création qui existe, qui n'est pas dissociée du tout de la vie courante, pourvu que l'individu descende sur terre et regarde les choses en face. Créer des phrases, assembler des mots est quand même une chose qui n'est pas si compliquée. L'autre partie de l'écriture, à mon sens, c'est une observation totale de ce qui nous entoure. Il ne faut jamais que celui qui veut écrire se détache du monde qui l'entoure, se détache de ce qu'il voit. Chaque être humain, chaque personne qu'il voit est un personnage. Allez tous simplement un après-midi, à la station de métro Berri, vous asseoir sur un banc regarder passer les gens. À chaque personne particulièrement intéressante pour vous, inventez des circonstances de vie. Ne vous préoccupez pas de savoir si vous avez raison. Ce qui importe, c'est ce que l'attitude de cette personne, ses gestes, sa façon de marcher vous inspirent. Faites-en un personnage que vous mettez dans votre petit ordinateur qui est la banque de la mémoire.

**• Comment accumulez-vous votre matériel? Par observation visuelle comme ça?**

— De mémoire. Je n'ai jamais été un écrivain à notes. J'ai une mémoire fantastique. Il suffit que je voie, maintenant. Quand je retranspose, je n'ai pas besoin d'une mémoire aussi précise que tout cela. Un personnage, c'est un ensemble de choses. Un personnage n'est pas une personne que j'ai vue un jour. C'est cette personne-là, plus d'autres, plus mes propres réactions multiples à moi.

**• En plus de cette observation directe, est-ce que vous avez subi des influences littéraires?**

— Très jeune, Giono et Ramuz m'ont beaucoup influencé. J'ai découvert par la suite qu'ils m'avaient beaucoup influencé parce qu'ils avaient une même façon que moi de voir la nature, une même façon mais rien de semblable.

**• Steinbeck vous a-t-il inspiré, par exemple?**

— Ah oui! Si j'ai été influencé par quelqu'un, par quelque chose, c'est surtout par l'Amérique. Je pense que je suis beaucoup plus influencé, parce que je suis parfaitement bilingue, par un personnage qui est nettement nord-américain

que par un personnage continental, je veux dire français, italien, suisse, espagnol... Comme je n'ai pas de barrière de langue, même en nuances, finalement ma communication avec le personnage nord-américain anglophone est totale.

**• Quels sont les autres écrivains qui vous auraient influencé?**

— Hemingway, dans une certaine mesure, sa phrase extrêmement concise. J'ai toujours rêvé de pouvoir allier mon imagination très terrienne, très humaine, presque animale, à la précision du style de Mauriac ou, parallèlement, de Hemingway.

**• Est-ce qu'on ne vous a pas reproché d'avoir exclu une façon trop élaborée d'écrire, au point de départ, un peu fruste d'une façon voulue? Après ça, il y a une progression très marquée...**

— D'ailleurs, qui se voit. Il faut dire tout simplement que j'ai quitté l'école en huitième année. Je n'ai jamais fait d'études secondaires, ni d'études post-scolaires. Ce que j'ai appris, ce que je suis, ce que je sais, c'est par la lecture.

**• Écrire, pour vous, ça veut dire quoi?**

— Écrire, ça veut dire me délivrer, exactement comme le gars qui prend du *Ex-lax*, si vous permettez la vulgarité de la comparaison, mais c'est ça. Ça veut dire aussi que si je suis pour faire cela, je voudrais être comme les Japonais qui utilisent leur merde pour engraisser leur jardin. C'est-à-dire que si je suis pour me délivrer, en même temps je ne veux pas que ça reste dans les tiroirs.

**• Est-ce qu'écrire est seulement érotique ou bien est-ce aussi violence?**

— Non, écrire n'est pas violence. Écrire est très subtil. C'est un érotisme très subtil.

**• Est-ce que ça vous fait violence, écrire ou est-ce un acte naturel?**

— Je hais écrire. Il n'y a pas d'acte physique que je hais plus qu'écrire.

**• Comment peut-il être érotique, comment peut-il être...**

— Exactement comme l'érotisme est chez l'être humain. C'est plus qu'une théorie chez moi. Je sais que c'est comme ça: l'érotisme n'est que bien rarement chez l'être humain une véritable libération. C'est un phénomène de compensation et un combat, parce que la relation entre homme et femme est un combat.

**• Alors, pourquoi écrivez-vous? Pour qui?**

— Pour moi.

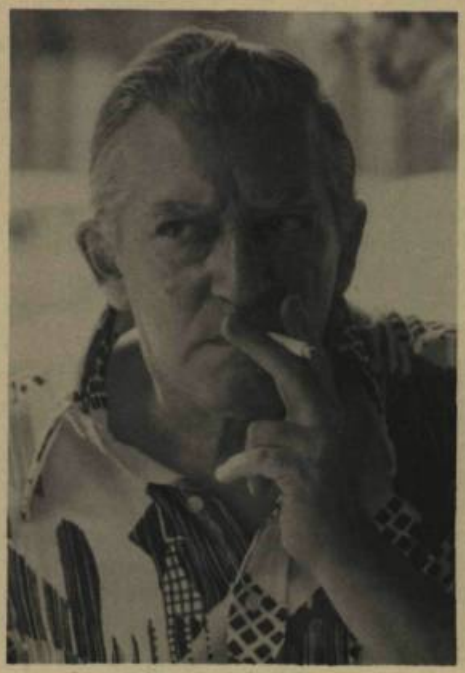
**• Pour votre propre libération?**

— Oui. S'il y a un gars qui n'écrit pas pour les critiques, pour les professeurs de littérature, c'est bien moi!

**• Vous haïssez la critique?**

— Non, non, je considère que c'est un mal nécessaire, un peu comme les brûlements d'estomac après trop de bière.

**• Pour introduire les étudiants à vos oeuvres, le professeur est un médiateur de vos oeuvres. Est-il un mauvais médiateur ou bien est-ce que vous croyez être un meilleur médiateur que lui?**



— Ça c'est difficile à répondre! Vous me demandez de porter un jugement sur deux points, c'est-à-dire que si je faisais la critique de l'évaluation de mon oeuvre, j'aurais un préjugé, je ne serais pas un homme impartial. À ce moment-là, est-ce que je serais vrai, je ne sais pas.

**• Quelle est la meilleure façon d'introduire l'étudiant du secondaire, par exemple, à votre oeuvre?**

— Je pense que l'étudiant qui va lire un livre, que ce soit de moi ou d'un autre, va en ressentir quelque chose, en retirer quelque chose, une émotion quelconque. Déjà l'introduction est faite. S'il ne ressent rien, je ne vois pas comment on pourrait lui faire ressentir quelque chose...

**• Vous avez touché à tous les genres, mais vous êtes un conteur avant tout. Est-ce que vous vous inspirez du conte folklorique, par exemple?**

— Je pense que je suis beaucoup plus près du conte du Moyen Âge que d'autre chose. Je peux vous dire que les meilleurs contes d'*Oeuvre de chair* sont ceux qui sont médiévaux.

**• La tradition orale proche, celle du Québec, vous ne vous en inspirez pas?**

— Attendez *Moi, Pierre Huneault* attendez ce roman-là. vous allez retrouver justement la tradition du conteur gaspésien, dans le sujet et dans la façon de raconter les choses.

**• Il y a aussi la présence de la nature.**

— On a besoin de la nature. Je suis très près de la nature. La nature est une force d'instinct. C'est une force de self control, c'est une force de cellules, c'est une force de toutes sortes de détails. Pour moi, ce qui est fort, je le respecte, je l'aime. Ce n'est pas ma faute, je suis fait comme ça.

**• Êtes-vous athée?**

— Non, pas dans un sens aussi précis. Par contre, je ne suis pas religieux du tout. Je ne pratique aucune sorte de religion.

**• Mais vous croyez à l'existence de Dieu...**

— Je crois à une force supérieure, je ne sais pas laquelle, Je ne cherche pas à l'identifier parce que je me dis que la vie est trop courte pour chercher à identifier une chose qui est aussi peu identifiable que ça. Et je n'accepte pas cette espèce d'identification toute faite qu'on m'offre.

**• Aimez-vous la science-fiction?**

— Je suis abonné à plusieurs revues scientifiques américaines. Je suis beau-

coup plus ferré en sciences qu'en littérature. Je suis un lecteur de science-fiction en anglais. J'aime beaucoup Asimov à cause de sa technique. Asimov est un gars d'une technicité tellement fantastique! À part ça, il a une écriture remarquable.

**• Si on parlait maintenant de l'avenir d'Yves Thériault...**

— Il est bizarre, l'avenir d'Yves Thériault. En 1970, Yves Thériault était paralysé à l'hôpital Notre-Dame. Il a dû réapprendre à marcher, à parler, à écrire, mais il y a peu de gens qui le savent. En 1970, Yves Thériault était un gars fini. Yves Thériault n'a pas écrit en 1971, 72, 73, 74. Il y a eu des choses publiées; c'étaient des vieux manuscrits qui traînaient chez les Éditions Ferron. Mais il y a une différence entre être mort et le vouloir et être mort et ne pas le vouloir!

**• L'avenir de la littérature québécoise pour vous...**

— Cela dépend énormément du système d'éducation. Le public lui-même ne représente en somme, même pour un écrivain comme moi, qui ai trente-cinq ans de métier, qui ai des lecteurs, qui ai des fidèles, qu'à peu près 7,000 à 8,000 lecteurs. Ce n'est pas énorme...

**• Croyez-vous à l'existence d'une langue québécoise?**

— Non, je crois à l'existence de certains idiomes qui sont québécois. Je crois qu'on y a droit historiquement, étymologiquement. On y a droit comme les Marseillais et les Provençaux. Les Gascons, les Belges ont droit à leur façon de parler, mais de là à dire que nécessairement ça devient universel d'emblée... La langue elle-même peut avoir des résonances qui ne sont pas tout à fait universelles, pourvu que les sentiments le soient. C'est déjà quelque chose!

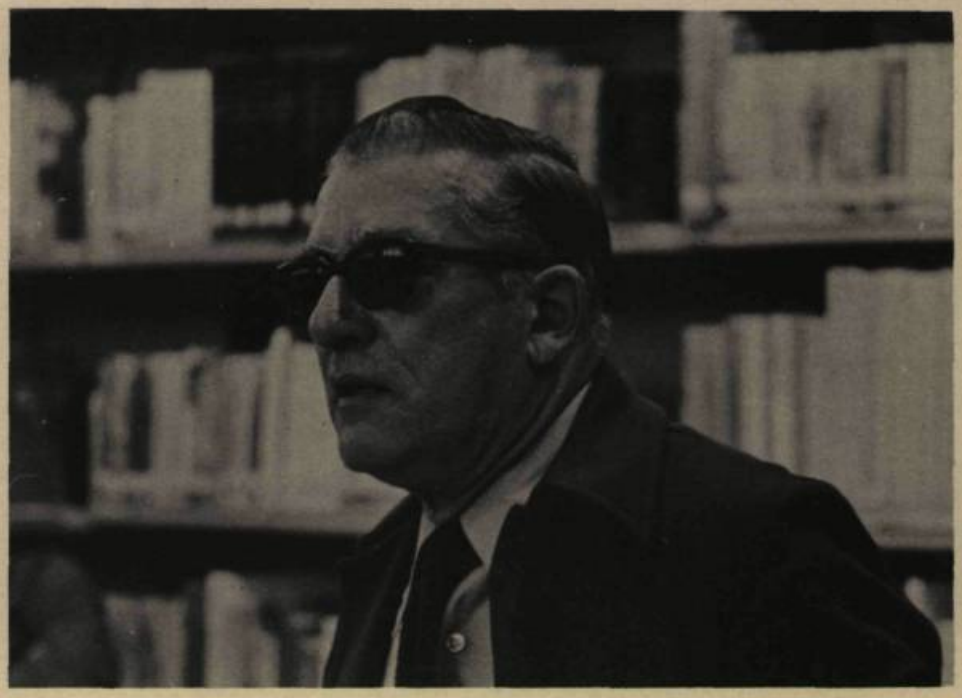
**• Qu'est-ce que vous avez sur le métier?**

— J'ai des scénarios de cinéma, des commandes, j'ai la suite de *Moi, Pierre Huneault*. C'est une femme qui parle, une femme d'une soixantaine d'années. Ça se passe en Abitibi, au moment des colons. Une femme qui a eu énormément de misère, qui a fait des enfants, dont le mari est embauché par le C.N.R. comme serre-freins. Tout le roman est basé sur l'espèce de frustration sexuelle qui se poursuit au long des années jusqu'au moment où lui, est à sa pension. Et toute cette sexualité refoulée! Elle, elle a des pensées d'adultère. J'ai consulté des femmes de soixante ans, j'ai posé la question: « Vous y avez pensé? Vous l'avez fait? Vous vous êtes masturbée? » — « Oui ». Je suis revenu chez moi. C'est possible que cette frustration dont on a parlé chez nos grands-mères comme d'une sorte de résignation acceptée à tout jamais n'ait pas été aussi résignée que cela. Alors je me suis dit: « Pourquoi pas? C'est un sujet de roman qu'un jeune ne pourrait pas accepter. Il faut quand même avoir un certain âge pour voir l'espèce de petite différence entre la passion, la passion ouverte, la passion refoulée, la résignation, la révolte, mais dans un sens, à coins arrondis... Je veux le faire avec tendresse, je veux que ce soit très tendre.

**• Vous parlez de vos personnages comme s'ils étaient réels...**

— Autrement, je ne serais pas écrivain. Ils vivent en moi, ces personnages-là. Je parle d'eux, qui vivent en moi, ils sont là.

*Propos recueillis par*
*Gilles DORION et Maurice EMOND.*



## Une vie mouvementée

Né à Québec en 1915, Yves Thériault passe sa jeunesse à Montréal, dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce. À quinze ans, il abandonne ses études pour mener une vie active et variée: il est chauffeur de camions, vendeur de fromage, vendeur de tracteurs, annonceur à la radio dans plusieurs villes de la province, directeur artistique de spectacles, directeur d'un journal à Toronto, gérant de la publicité dans une usine de guerre, scripteur à Radio-Canada, collaborateur à l'Office National du film et à divers journaux et revues... En 1959, il est élu à la Société royale du Canada et devient en 1964, président de la Société des écrivains canadiens. De 1965 à 1967, il est directeur des Affaires culturelles au ministère des Affaires indiennes et du Grand Nord canadien, à Ottawa. Depuis 1944, Yves Thériault a publié plus de trente-cinq romans et recueils de contes et de nombreux livres pour jeunes.

## Rencontres avec Yves Thériault

Les enseignants qui voudraient inviter Yves Thériault a rencontrer leurs groupes d'étudiants peuvent se mettre en contact avec l'écrivain en communiquant à l'adresse suivante:

C.P. 661
Ville des Laurentides
(514) 222-2057